

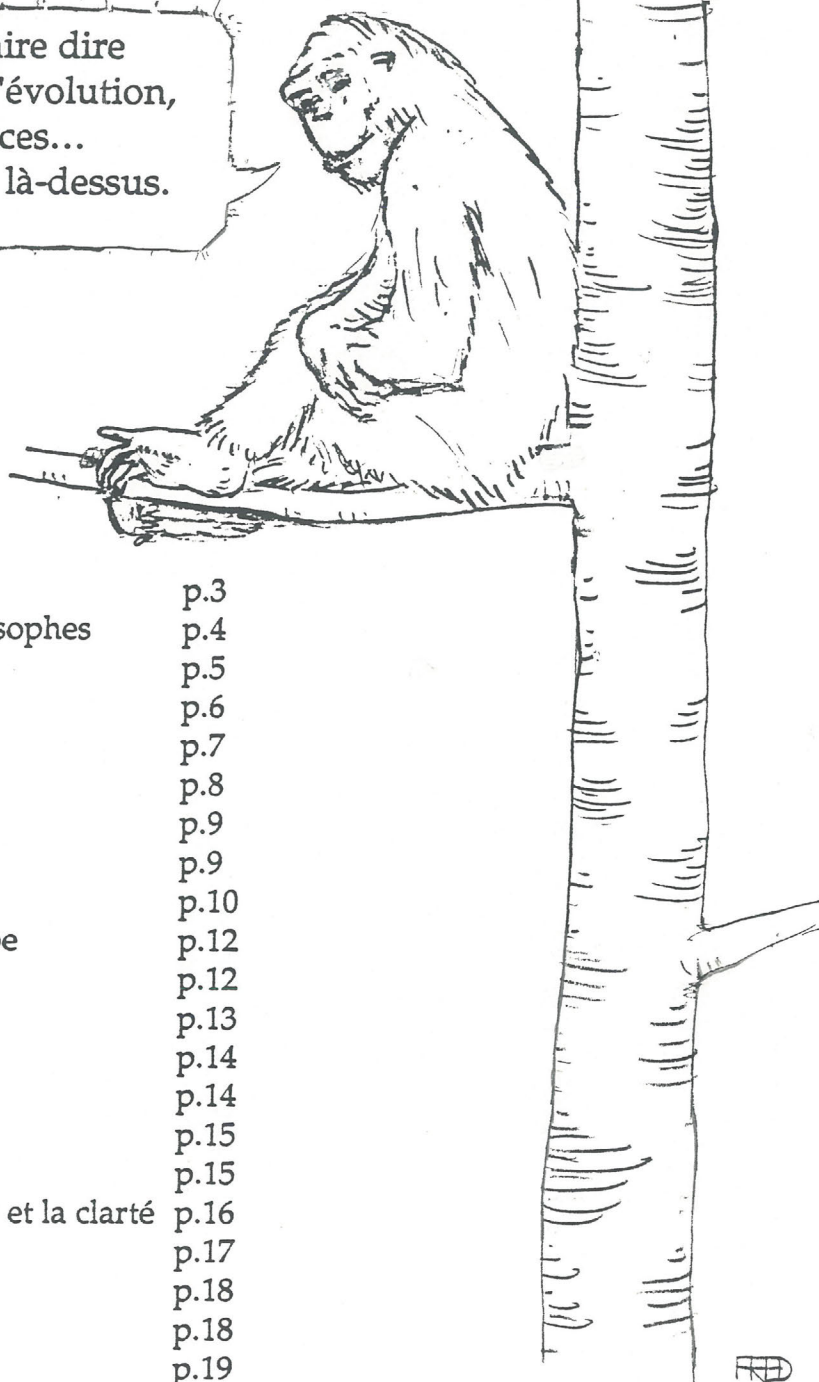
Fin avril 1990

# Dithyrambe

Le journal des étudiant(e)s en philosophie de l'Université de Montréal



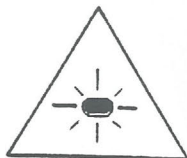
On voulait me faire dire  
quelque chose sur l'évolution,  
l'été, les vacances...  
Mais j'ai rien à dire là-dessus.



## SOMMAIRE

Éditorial	p.3
Les 7 jours de grève des philosophes	p.4
La branche morte	p.5
Nos excuses	p.6
Test philosophique	p.7
Les Muses	p.8
Réponse à François Delisle	p.9
Toast aux taoïstes	p.9
Courrier de l'île	p.10
Petit article pour le Dithyrambe	p.12
Replongement	p.12
Théâtre de dépannage	p.13
Désarroi	p.14
Un peu de science-fiction	p.14
Blagues soviétiques	p.15
Les philosophes s'essayent	p.15
À défaut d'intelligence, le sens et la clarté	p.16
Paul et Mique	p.17
Un conte de Nawell	p.18
À défaut de sens, l'essence	p.18
Ça fait clic!	p.19
Petits messages	p.19

# LIBRAIRIE ÉSOTÉRIQUE DE L'ÉMÉRAUDE



Livres: ésotérisme, bouddhisme  
hindouisme, soufisme, zen, yoga, taoïsme  
médecines douces, guérison spirituelle  
alimentation, énergies, corps subtils  
numérologie, astrologie, tarot  
channeling, etc.

Musique Nouvel-Age:  
cassettes, disques compacts.

Cristaux, encens.

3512 Lacombe  
Montréal  
(métro Côte-des-Neiges)  
731-9111

## CLUB VOYAGES DUVERNAY

Claudette Rousseau  
Conseillère

2021, boul. Laurentien  
St-Laurent, Qc H4R 1K4  
Tél.: (514) 331-1136  
Rés. 689-5359

### Vous n'avez pas commandé votre chandail de philo et vous le regrettez?

Qu'à cela ne tienne! 60 autres ont été imprimés!  
Les 3 modèles (*Achille et la tortue*, *Oncle Socrate* et le  
*penseur de Rodin*) sont disponibles - avec ou sans  $\Phi$  dans  
le dos - grand ou X-grand. Tous sont imprimés en noir  
sur chandail blanc 100% coton.

Réservez le vôtre pour la rentrée au: 625-3913

Frédéric Lemire

## Dithyrambe

Dithyrambe est le journal des étudiant(e)s  
en philosophie de l'Université de Montréal

### Rédaction

Anonymus • Anton • Nelson Archambault  
Marcianus Capella • fada • Annie Ferland  
Robert Gariépy • Antonio Leitao  
Frédéric Lemire • Marc Lemire • MAL  
Nietzsche • Point G  
Bertrand Russell • (sic) • Lao Zi

### Illustrations

Frédéric Lemire

### Saisie des textes

Frédéric Lemire • Marc Lemire  
Dominique Thibault

### Correction et montage

Frédéric Lemire

### Publicité

Stéphanie Rousseau

### Impression

La librairie 2001

### Tirage

160 exemplaires

Écrivez pour le *Dithyrambe* !!!

Faites parvenir vos articles à n'importe quel membre  
de l'exécutif ou au casier de l'association étudiante  
2910, Édouard-Montpetit, 4<sup>e</sup> étage, couloir du  
secrétariat, première porte à droite

Les opinions exprimées dans ce journal  
ne correspondent pas nécessairement  
à celles du Conseil exécutif  
ou à celles du comité de rédaction



# Éditorial

Non seulement faut-il que je tape, corrige, illustre et monte tout seul ce *Dithyrambe* de dernière heure, mais aussi dois-je en écrire l'éditorial! C'est le genre de choses qui arrivent quand on n'a que trois cours dans sa session. Vous pensez que je me plains? Pas du tout! J'adore qu'on ait recours à mes services.

Seulement, je suis un peu pris au dépourvu: que vous dire du haut de cet illustre podium? Comment conclure dignement, au nom de l'équipe et de vous tous, auteurs et lecteurs (sans qui le *Dithyrambe* ne serait qu'un cantique consacré à Dionysos), comment conclure, donc, cette année scolaire de laquelle je ne sais si elle fut ou non ordinaire, s'adonnant qu'elle fut ma première?

Je fis part de mon trac à Yvan le Terrible Tétreault (jadis surnommé Yéti) qui, probablement tiré par mon coup de téléphone d'une de ses légendaires siestes, ne m'en fit pas moins un discours sur le journal digne de la deuxième définition du nom de ce dernier, en guise d'éditoriale idée.

AH, AH! Que vous dire sinon Bravo! Le taux de participation étudiante à ce journal a été cette année absolument magnifique, dépassant de loin l'attente des pères fondateurs et de leurs fils et filles. Le dernier numéro battait tous les records udeמיens de journalisme en philosophie depuis onze ans, minimum!

Jamais non plus un journal de philo à l'U de M ne fut aussi beau et diversifié (quoiqu'il y en eut déjà de beaucoup plus sérieux). Les propos via *Dithyrambe* sont parfois ludiques, mais le sérieux et ces rieurs savent y cohabiter.

Ne me reste plus qu'à vous remercier de ce dernier effort fourni dans une tourmente de fin de session et à souhaiter de bonnes vacances à ceux qui en prendront. Bon été! Ecrivez pour le *Dithyrambe*!

Frédéric Lemire

PHOTOCOPIES

LIBRAIRIE 2001, 5190 C.D.N. (entre Jean-Brillant et Queen-Mary) 737-5076  
Près du métro CDN

PHOTOCOPIES

3¢

2000 Copies et plus

3¢

# Les 7 jours de grève des philosophes

\* **Jeudi 15 mars** - Assemblée générale de l'AÉPUM: il y aura grève le 19, 20 et 21 si, sur la question de ces 3 jours de grève, le plancher relatif du campus est atteint (n.b.: *Que, sur l'ensemble des associations du campus de l'U. de M. qui se sont prononcées sur la question de la grève, une majorité se soit prononcée en faveur de cette grève.*)

\* **Vendredi 16 mars au soir** - le plancher est atteint, la très grande majorité des asso. ayant tenu leur assemblée le jeudi et vendredi; l'escouade anti-émeute astique ses matraques en bougonnant: dure semaine en perspective.

\* **Lundi, mardi et mercredi 19, 20 et 21** - grève à l'U. de M. et en Philosophie; rien ne va plus sur le campus, et le port de la pancarte est le «must» de la semaine; au Québec, le mouvement est en marche: plusieurs cégeps et universités viennent grossir les rangs des opposants au dégel; marche le 19, occupation et tôle le 20, rassemblement le 21; les commis de la Bourse font copain-copain avec l'anti-émeute: paf, paf et repaf; les bibliothèques sont quotidiennement fermées par des escouades de militant-tapageurs; les étudiant(e)s passifs font donc leurs travaux devant Ciné-quiz: bien fait pour eux.

\* **Jeudi 22 mars** - Assemblée générale de l'AÉPUM: le mandat de grève est reconduit jusqu'au 27 mars, toujours conditionnellement au plancher relatif du campus; chez les flics comme les étudiant(e)s, on fête, en retard, le printemps; en philo, la trêve aura duré cinq heures et demi; le plancher est atteint en soirée, so ...

\* **Vendredi, lundi et mardi 23, 26 et**

**27 mars** - grève pour l'AÉPUM; le mouvement s'épuise à l'U. de M.: moins d'asso. sont allées en assemblée pour considérer la reconduite de la grève; l'Université ne subit que des perturbations locales; face aux associations encore en grève, la direction de l'Université joue l'inévitable carte de l'intimidation: toutes les associations en grève reçoivent copie (et bien d'autres choses...) des règlements facultaires sur l'interdiction de piqueter à l'intérieur des bâtiments, sur les risques conséquents, sur la reprise ou l'annulation des cours; l'anti-émeute fait du temps supplémentaire: un(e) beigne n'attend pas l'autre; le piquetage perd de son attrait; leitmotiv «in»: «les grévistes s'ont toutes des cr... de communisses!»

\* **Mardi 27 mars** - L'AÉPUM retourne encore une fois en assemblée: le mandat est à nouveau reconduit, conditionnellement... (refrain connu); par contre, l'échéancier est cette fois-ci plus compliqué: grève le jeudi 29 mars «si ce foutu plancher est atteint» le 28 au soir, le vendredi 30 mars s'il l'est le 29 au soir, puis le lundi, mardi et mercredi 2, 3 et 4 avril s'il l'est le 30 au soir; les motivations? Permettre au étudiant(e)s d'éventuellement participer à la marche régionale de jeudi (Mtl) et à la manif. nationale de vendredi (Québec), puis, au sujet de la période du lundi au mercredi, de se joindre aux autres asso. du campus, pour autant qu'une majorité aille dans ce sens;

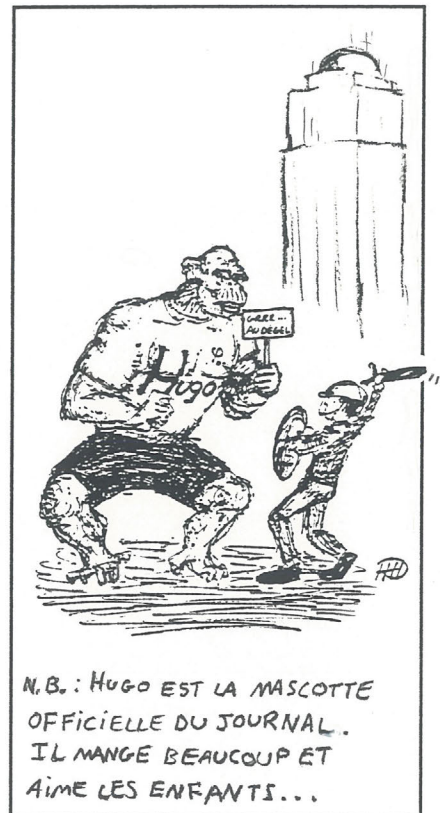
\* **Jeudi 29 mars** - le plancher n'ayant pas été atteint, il n'y a pas de grève en philosophie; on sort les livres du placard, les étudiant(e)s ré-apprennent à lire et à écrire; même si la

pancarte est «out», une demi-douzaine d'héroïques militant(e)s vont zigonner au centre-ville avec ce qui reste de résistants à Montréal;

\* **Vendredi 30 mars** - pas de plancher, pas de grève; Kant condamne le Dégel; dix folkloriques militant(e)s de philosophie vont à Québec rejoindre les rangs de la contestation (3000 étudiant(e)s); «Ryan, salaud, le peuple aura ta peau! ... » devant le Parlement;

\* **du Lundi au Mercredi (2 au 4 avril)** - les cours reprennent pour de bon, la session n'est plus menacée; la réaction éructe de satisfaction; les méchants, comme d'habitude, ont gagné;

Marc Lemire  
votre président



N.B.: HUGO EST LA MASCOTTE  
OFFICIELLE DU JOURNAL.  
IL MANGE BEAUCOUP ET  
AIME LES ENFANTS...

# PIC - NIC

## de fin de session

OÙ? sur la Montagne  
QUAND? Dimanche 6 mai  
COMBIEN? 5 piasses

\* On réserve et/ou on s'informe en  
appellant Philippe au 486-3983 \*

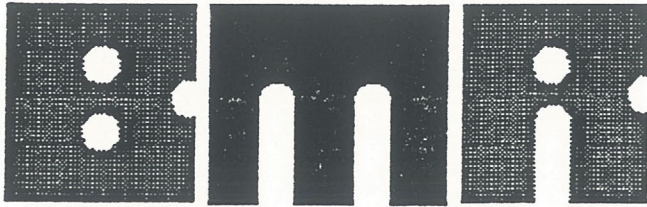
## La branche morte

Une branche morte est par-terre  
Elle est tombée doucement;  
d'un dernier vrai craquement  
elle est venue choir sur l'ancêtre cher.

L'air a traversé,  
dépassant trois feuilles dans leur course,  
c'est l'automne dit la grande ourse  
et tout ce qui est trop vieux doit tomber.

Elle restera là, solitaire,  
et subira tout l'hiver;  
enfouie sous la neige,  
ne pouvant que rêver,  
balayer les dernières antithèses,  
s'entraîner à l'éternité.

Anonymus



## Marc Rousseau Itée

520, Boul. Labelle  
Chomedey, Qué  
H7V 2T2  
Tél.: (514) 688-1170

RESTAURANT-BAR

NOUVEAUX MENUS A \$3.25

-COMBINAISONS/PRESSION  
-PAUSE-EXPRESS

---

spécial bock  
5 à 7

DEJUNER 7h  
DINER 11h à 14h  
CASSE-CROÛTE 5 à 7  
5 à 9 TOUS LES JOURS

CAFE CAMPUS

3315 CH. QUEEN-MARY MTL. 735-1259 © COTE DES NEGES

ENCOURAGEONS-LE!

# Nos excuses

Malgré notre farouche détermination à désinfecter le dernier *Dithyrambe* de toutes les fautes qui, telles d'inesthétiques asticots, constellaient l'épreuve préliminaire, nous n'avons pu, faute de la *contention* nécessaire, les éliminer toutes. Voici quelques tardives corrections ; nous espérons que les victimes y trouveront leur compte. Nous présentons nos excuses:

- à Nelson Archambault pour avoir légèrement altéré le point d'orgue de son *Chant du signe scatologique*. «(...) je ne vole pas plus tao» aurait dû se lire «(...) je ne vole pas non plus Tao». Notez que ce n'est pas Nelson qui nous a signalé cette faute, mais bien nous qui la déplorâmes.

- à Frédéric Lemire pour avoir escamoté un de ses merveilleux aphorismes. Celui qui se lit: «C'est une pensée que je n'aurais jamais eue si j'avais su qu'en l'ayant eue» aurait dû se continuer par: «j'aurais préféré ne jamais l'avoir eue.» C'est, croyez-nous, une erreur que nous n'aurions jamais fait si nous avions su...

- à Marc Lemire, notre président, pour ne pas avoir corrigé les nombreuses fautes dans le texte *Aberration* (qu'il avait lui-même tapé et signé) et avoir ainsi nuit à son image.

- à tous les autres qui ont souffert en silence d'avoir vu leur œuvre plus ou moins égratignée.

Le comité de rédaction

## LIBRAIRIE *Olivieri* ARTS ET LETTRES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES  
EN TRADUCTION

- ARCHITECTURE
- CINÉMA
- CRITIQUE
- DANSE
- HISTOIRE DE L'ART
- MUSIQUE
- PEINTURE / SCULPTURE
- PHOTOGRAPHIE
- THÉÂTRE

3527 RUE LACOMBE, MONTRÉAL H3T 1M2

TÉL.: 739-3639

## Test philosophique.

Cet été, vous vous ennuierez sûrement de l'entourage pour le moins «un peu spécial» de vos collègues inscrits en philo et vous mourrez d'envie que quelqu'un vous pose une question digne de votre haut niveau intellectuel. C'est pourquoi j'ai pensé vous offrir ce petit test philosophique qui pourra entretenir chez vous une saine réflexion et garder vos neurones en bonne condition pour septembre prochain. Bon été!

Frédéric Lemire

### Question 1.

- La réponse à la question 1 de ce test est-elle NON?

OUI

NON

### Question 2.

- Quel est le chemin le plus long entre les points A et B ci-dessous? Dessinez-le.

A

.

B

.

### Question 3.

- De quelle couleur est ce qui limite le bord gauche de ce que voit votre œil gauche?

Rep. \_\_\_\_\_

### Question 4.

- Que feriez-vous si vous découvriez *réellement* une méthode infallible pour perdre du poids? *L'annonceriez-vous* dans l'horaire TV ??????

Rep. \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

### Question 5.

- Le Big-Bang «explique» la naissance de l'Univers, mais qu'est-ce qui explique que l'Univers a continué d'exister?

Rep. \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

(réponses en page 42)

# ΛΕΣ ΜΥΣΕΣ (Les Muses)

—Alain: Dis-moi donc, Gilbert, toi qui parmi tous ceux de ton âge est celui qui s'adonne avec le plus d'entrain aux mathématiques; qu'est-ce qu'un chargé de cours?

—Gilbert: Ha! Mais comme je suis content, heureux de te voir toi, Alain Extrémiste-Incube, après toutes tes bagarres folles et injustifiées contre la dogmatique de l'institution philosophique, admettre enfin en me reconnaissant comme un être supérieur, un «numen», un spécialiste de la connexion directe avec: la Vérité, le Bien, l'Un, que l'académie est source d'un savoir véritable. Ainsi pour une question aussi délicate tu voudras bien admettre qu'il nous faille recourir au savoir des Muses!

—Alain: ?

—Gilbert: Ho! Comme le savoir est bon... Les Muses ont parlé, voici ce qu'elles me disent: les chargés de cours en général sont comme des papillons, ce sont de êtres merveilleux, en faveur de tout ce qui existe de bon: l'amour, les vacances, les fleurs, les enfants et même les étudiants en grève puisque par solidarité ils retardèrent leurs moyens de pression afin de ne point miner l'impact que la grève de leurs petits frères exerçait sur l'opinion publique. De plus, ils sont anti-McDonald's, défavorables à la guerre nucléaire et contre la dénatalité. Pour tout dire, les chargés de cours forment une caste raisonnable, ils sont du logos et ils guident bien vaillamment les étudiants à la réussite. Les chargés de cours sont, etc.

—Alain: Odieuse supercherie, «*litaneia perfidus*», je n'accepte pas cette méthode et ne m'en remets pas aux Muses, mais à la vraie raison! Ce que tu fais, ce n'est pas de la philosophie, mais de la théologie

car tu admets des choses incertaines; en ce cas-ci la révélation des Muses, comme des prémisses vraies sur lesquelles tu bâtis des forteresses de dialectiques. Mais moi je vous désoblige, encore et toujours! Et tel le vent sur les châteaux de cartes, je désintègre vos arguments.

—Gilbert: Aïe!?!

—Alain: Ecoute plutôt ceci, et tente après de pister la vérité. Je tiens ce récit de mon grand-père qui le tient d'un Salon où était accroché le cadre d'un prêtre égyptien. Il s'agit de l'histoire des premières universités dans notre cité, mais il est révélateur de tout un système éducatif. Jadis l'on créa l'école pour favoriser l'épanouissement des hommes de l'avenir dans la cité, mais ce noble désir raisonnable se perdit et les maîtres succombèrent et se livrèrent à leurs plus basses passions et à l'amour propre, se liguant entre eux pour se protéger contre ces jeunes loups du logos et fermèrent devant eux la porte céleste (celle du deuxième étage). Les étudiants se réfugièrent là où ils le purent et c'est ainsi qu'apparut le chargé de cours, comblé de s'être accroché le fond de culotte sur la poignée de porte, réalisant l'avenir tel qu'il le souhaitait autrefois. Ils devinrent tous des symboles vivants de l'espoir permis aux générations qui luttent pour arriver au sommet, et qui voient en ces postes des moyens de se réaliser, de faire partager l'enthousiasme pour l'œuvre embryonnaire, puis de subsister modestement avec les sous gagnés.

—Gilbert: Dieu... Comme c'est triste!

—Alain: Gilbert, ne tremble pas, et sois courageux! Car le message est clair: il y eut au tout début, et même après, une éducation et un système

juste, mais maintenant j'aperçois l'approche d'une deuxième dégénérescence...

—Gilbert: Non! Il ne faut pas...

—Alain: Du calme, Gilbert! Car il est déjà peut-être trop tard; les chargés de cours ont perdu leur âme rationnelle. Ceux qui verront dans leur tête diront: «Que c'est laid!», ils ont cédé, vois-tu, et ils crachent sur ce qui les rendait admirables: leur liberté. Ils demandent la stabilité, mais cela au dépend des faibles comme toi; Gilbert, quand tu seras prêt, et donc que ta maîtrise sur le mythe et la vérité divine chez Platon sera terminée, tu ne pourras enseigner ce cours, car un spécialiste de Roscelin de Compiègne aura à son compte douze crimes, douze injustices qu'ils nommeront: douze crédits. De plus, j'ai appris qu'ils tentent de faire annuler l'importante évaluation du maître, mesure qu'ils ont eux-mêmes instaurée: c'est dire comme ils sont verdâtres dans leur décadence.

—Gilbert: Mouaaa... Je ne veux pas être un sans-abri...

—Alain: Sèche tes larmes, fais ta dialectique et peut-être découvriras-tu que leur combat c'est aussi le nôtre: eux dans le coin gauche et nous dans le droit!

—Gilbert: Fichtre! Tu as raison; j'appellerai Dorion qui leur lancera l'Éthique à Nicomaque dans la face! Et aussi Sosoe, qui voudra bien laisser tomber sur leurs têtes quelques briques de Kant, bien que là, ce ne soit pas sûr qu'ils comprennent... Il faut les ramener à la raison.

—Alain: Oui, n'écoute plus les Muses.

Marcianus Capella

Écrivez pour le  
Dithyrambe!



( Capsule à prendre tous les matins )



# Réponse à François Delisle

François Delisle, dans son texte *Pour le dépassement de la culture* nous présente ce qu'est à son sens le rôle de la philosophie universitaire. Ce rôle consisterait à nous dispenser une "culture philosophique". Mais cette culture n'atteint pas l'essentiel en philosophie, à savoir le questionnement. Aussi veut-il bien nous faire voir que ce que nous faisons à l'université n'est qu'une première étape à dépasser. Or mon avis à ce sujet est qu'il n'atteint pas plus l'exigence philosophique que l'université dont il nous trace les limites.

En effet, cette position situe encore le questionnement à l'intérieur d'une réalité donnée à l'avance. Il s'agirait de faire de ce que nous avons «acquis» à l'université une «matière à questionner», un «potentiel à réflexion». Mais la force de la philosophie se trouve justement dans le fait qu'elle ne se considère pas un objet donné à l'avance. Ce

n'est donc pas en ancrant sa réflexion dans une forme de questionnement déjà fait qu'on ressaisira la force de celui-ci.

Cette force, elle se trouve dans l'écart que peut ressentir un individu dans son rapport aux représentations qui constituent sa réalité. Ce n'est que par cet écart qu'il pourra réellement assumer le rapport à l'idée car là aucune réalité comme une tradition philosophique n'assure l'existence de la pensée. Là, rien n'est encore donné, mais justement parce que rien n'est donné, il est impérieux de tout produire. Et ainsi, il aura fait l'effort de l'idée non pas simplement abstraitement, mais dans tout son être.

Celui qui peut oublier toute la tradition philosophique pour faire exister son rapport à la pensée, celui-là seul peut l'assumer avec quelque force. Et seule cette voix fait vraiment autorité; c'est celle du créateur. Or à l'université on les cherchera en vain. Ce que nous

avons, ce sont des spécialistes. Les spécialistes sont ceux pour qui la seule rigueur possible est celle de la recherche, ils sont ceux de qui nous en sommes réduits à dire que nous devons les dépasser pour accéder à l'exigence philosophique car ils la maintiennent fermement à côté de leurs cours. Ils s'en tiennent à une présentation, tout au plus à poser quelques questions, mais ne sont jamais la vie même de cette exigence. Or tout discours sur la philosophie est vain qui n'est pas lui-même un discours philosophique.

C'est pourquoi je pense que s'il est question d'accéder à cette acuité dont parle François Delisle, il ne s'agit pas tant de dépasser l'université que de la contester radicalement pour faire advenir cet autre rapport à la pensée à la fois en soi et à l'université même. C'est seulement alors qu'elle pourra trouver une justification solide.

Annie Ferland

# Toast aux taoïstes

La foi que l'homme entretient en un Sauveur n'est pas entièrement sublimée. À notre époque la foi, diluée, est en le Sauveteur «scientifico-technique». Cette foi s'ébranle ou, plutôt, cette «pseudo-religion» qu'est la science suit deux axes qui s'opposent: un qui vide le Cosmos de ses représentations mystiques et l'autre qui lui renvoie le vide psycho-extatique ainsi renaissant.

Le Tao résiste. Comment? Peut-être parce que c'est une doctrine terroriste spécialiste dans le détournement mystique! Comme une endomorphine

cosmique —cosmorphine— qui réduit le stress de l'agitation de la vie de l'existence moderne?

Lao Tseu, lui, parvenait probablement à maîtriser l'agitation de la vie et à "rompre le cours habituel du temps et se laisser couler dans l'infini".

Aahh! ahhh... si seulement moi aussi je pouvais venir à me couler dans une fusion avec l'Absolu! Où est-il, l'Absolu? Pourquoi se cache-t-il? Il n'y a même plus, de nos jours, d'hiérophantes.

Pour être honnête avec vous, je me contente de "mouiller à la

grâce", j'y trouve l'impression de "couler dans l'infini". Illusion, ça?

Antonio Leitao

*Note: le nom Leitao a son origine dans une déclinaison au génitif —on sait que avant, lorsque les Latins sont arrivés dans la péninsule Ibérique, les peuples semi-païens qui y vivaient ont formé des mots nouveaux par déclinaison. Et ils auraient construit ce mot ainsi: lei —loi en portugais ou espagnol, qui dérive du latin— avec Tao, donc loi de Tao. Mais il y a de ces hasards dans la vie: ces païens ont formé ce mot pour désigner le cochon de lait!*

# Courrier de l'île

Je fais ici écho à l'article de François Delisle *Pour le dépassement de la culture* paru dans le dernier numéro de *Dithyrambe*. Ce qui y est dit m'apparaît fort lucide, quoi qu'un peu pessimiste. L'allégorie de l'île de Delisle (diddli di laylay), même si on ne la doit pas qu'à lui (une analogie semblable était suggérée dans *La vie naufragée* de Dominique Thibault, *Dithyrambe*, mi-décembre 89) me semble une belle image pour exprimer l'exotisme de notre entreprise philosophique à l'Université. Notre exploration des domaines «songeatifs» de la pensée, et ce dans un cadre académique, est pour certains, dont plusieurs d'entre nous (!), inexplicable, incongrue, étrange, voire purement ludique!

Faute d'«ajouter ma pierre à la pyramide philosophique», j'aimerais bien mettre un peu du mien dans cette image qui se précise. Ça n'a peut-être pas toute la gloire de la contribution à l'érection d'un monument historique, mais disons simplement que c'est un tour de plus à la boule de neige d'une conscientisation étudiante.

François exprime brillamment le fait que l'étude de la philosophie à l'Université tient plus de l'acquisition de connaissances et d'informations que de réflexion philosophique proprement dite. On ne philosophe pas à l'école, dit-il, ce n'est d'ailleurs pas à l'Université de nous apprendre à le faire, et ce serait de toute façon impossible. Sa tâche se résume à nous imbiber d'une culture philosophique. La nôtre consiste à restituer celle-ci telle quelle aux examens et, idéalement, à la faire mûrir en soi par une initiative personnelle pour en distiller des idées nouvelles. C'est dans cette optique que s'inscrit sa faveur envers un dépassement de la culture.

Je suis d'accord avec ce que Delisle dit de l'île (laylay) sur presque tous les points. En effet, je crois que l'on ne philosophe pas à l'Université, tout au plus y voit-on «déphiler» une pléthore de philozoufs (pardon!) par la présentation du halo de leurs pensées. Je crois aussi qu'il est nécessaire de nous hisser sur cette culture plutôt que de nous prosterner à ses pieds. Seulement, je ne partage pas le pessimisme de François quant à l'incapacité d'une quelconque institution à développer, chez ceux qui la fréquentent, un esprit philosophique, ou du moins à favoriser ce développement.

Mais avant de proposer une audacieuse réforme, je voudrais augmenter l'insulaire représentation de la philosophie par ma vision personnelle des choses. L'image de l'île représente bien notre relatif isolement, mais elle me semble trop

idyllique. La philosophie à l'Université ne ressemble pas toujours à des vacances. L'Université est aussi adversité! Je voudrais faire remarquer à mes confrères et consœurs que l'île Phi est criblée de trous! Des grottes et des tunnels que des théories<sup>1</sup> de philosophes, comme autant de taupes<sup>2</sup>, ont creusés, forés, investigués.

Les étudiants se réunissent régulièrement dans les cavernes<sup>3</sup> creusées par des mecs comme Platon, Heidegger, Wittgenstein, ...Lao Zi. La tâche du prof est d'évoquer (pour ne pas dire invoquer) ces lieux de la pensée. Ils nous y conduisent en nous y ensevelissant par les descriptions et définitions (incantations) appropriées. La tâche des étudiants est de regagner l'air libre, de trouver la sortie par leurs propres moyens. Le mieux à faire est de maintenir sa tête au-dessus de la surface au fur et à mesure. «Il est difficile d'être constamment sur la brèche!», dirait M. Rioux. Cela est quand même plus facile en début de session quand, d'un œil clair, on plane au-dessus des premières pelletées de «matière». Mais on se retrouve bientôt, sauf en de rares exceptions, plus ou moins — mais plutôt plus que moins — enfournés dans les immenses et obscurs poumons de la philosophie, où les bronches et bronchioles ne cessent de bifurquer.

L'île Phi est l'endroit où l'on a excavé et prospecté la texture du réel<sup>4</sup>. Les multitudes de dédales et de galeries où les philosophes-mineurs se sont renvoyé des échos nous sont rendues aujourd'hui par les vastes fresques labyrinthiques que nous dépeignent nos professeurs. Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver, plusieurs voies s'y entrecroisant vicieusement, d'autres étant trop étroites, d'autres trop poussiéreuses, d'autres trop profondes, d'autres trop obscures, d'autres trop mal définies, d'autres enfin, tellement larges que l'on a de la peine à reconnaître en elles une voie.

Les étudiants ne peuvent que s'y balader, parfois à tâtons, parfois à l'oreille, parfois en cordées, parfois au hasard. Certains y vont fort précautionneusement, ne touchant à rien, de peur de briser un fossile. D'autres, comme moi, ne pouvant résister à l'envie de donner un petit coup de piolet sur telle sainte parois, ont tendance à défoncer les délicates arabesques. Rejoindre le jour n'est pas toujours facile. Tout dépend de l'attention qu'on y porte et de l'intensité de la lumière de son esprit, petite lanterne de spéléologue que chacun porte au milieu du front. La lumière dont parlait François Delisle ne peut venir *que de soi*; c'est le miroitement des pensées bien polies que l'on explore qui lui donnent son acuité particulière. Et

bien sûr, ces miroitements deviennent siens quand on les saisit, venant s'ajouter à nos bijoux culturels sous une forme allant du bloc de charbon brut au pur diamant.

C'est bien beau de vouloir préserver à tout prix, au nom de l'Histoire, ces couloirs vitrifiés par l'irréversibilité du temps et d'en graver la carte dans nos jeunes cervelles. C'est même bien. La descente individuelle au fond des choses peut en être facilitée. Le problème, c'est que les correcteurs ne supportent pas la moindre investigation personnelle. Je crois pourtant que celle-ci est parfois indispensable. Entre autres à la compréhension de certains détours de pensée. Quand on veut, par exemple dans un travail sur Heidegger, faire un lien entre deux idées là où on n'en voit pas, *mais vraiment pas*, il m'apparaît plus opportun de creuser soi-même la question que de faire «comme si» le lien était évident. Ces initiatives sont malheureusement découragées. Je ne dis pas qu'il faut réinventer l'histoire à chaque travail, mais qu'il serait bien de laisser un peu plus d'initiative aux étudiants qui le désirent, et ce, dès le premier cycle, et pas seulement dans le cadre de la pensée d'un auteur, mais dans le cadre de la pensée tout court.

La philosophie n'est pas exactement une science exacte, mais plutôt un *art* sous bien des aspects (en fait, s'il n'y avait pas la Faculté des Arts et des Sciences, on serait bien en peine de la classer!). Aussi devrait-on faire s'exercer «à l'œuvre» les étudiants aux ambitions supra-touristiques. Je ne veux pas insinuer que ces étudiants ne sauraient le faire chez eux au coin du feu («Don't try it at home», dit le slogan imprimé sur le chandail de philo de McGill), mais je dis plutôt que de le faire dans un cadre académique aurait tout lieu d'être plus stimulant, gratifiant et formateur. De plus, un cours de créativité philosophique ferait sans doute office de soupape à la frustration de plusieurs, laquelle rejaillit autrement dans ces pages ou, plus dramatiquement, dans un travail sur Heidegger. Et qui, parmi nous, ne rêve pas de métaphysiquer doctement, marchant vêtu d'une toge entre les colonnes d'un temple grec? (celles du hall principal feraient l'affaire) Hein, *qui?*<sup>5</sup>

Bien d'accord, diront certains, mais y'a un problème: quel serait le contenu de ce cours? Qu'aurait à y faire le prof? Et pour l'évaluation alors???

Evidemment, à moins de faire créditer l'écriture philosophique dans le journal ou les profondes discussions du Café Campus, il faut se pencher sur ces questions. Voici ce que je propose: un cours style cours-de-philo-du-CEGEP<sup>6</sup> avec plénière (ou table ronde si le groupe est petit), sujets classiques proposés (ou votés), interventions régulatrices (ou correctrices) du prof, éventuellement un compte-rendu «historique» (pour l'avenir, bien sûr!) de la

discussion fait par un volontaire, travaux de style dissertation, sujets libres ou imposés, évaluation sur la qualité de l'expression écrite et orale, sur la pertinence des arguments, sur la clarté, etc.

Le prof qui donnerait ce cours devrait bien entendu remplir plusieurs conditions: avoir une grande expérience du réseau philosophique, une allure de grand Maître, du charisme, de l'humilité, de la lucidité, être bon animateur, etc. Une juste dose d'effacement, d'entrain, d'humour, de sagesse, de pertinence, de direction, d'équité et d'omniscience. N'est-ce pas ce que l'on espère de tout professeur? Ah bon, vous aviez cessé d'espérer... (hum! il y en a tout de même des bons, au département!) Sérieusement, si jamais un tel projet est mis sur pied, il vaudrait la peine de trouver cette perle... philosophale.

À ceux qui objecteraient que les étudiants ne participeraient pas, je répondrai qu'ils y seraient par choix, car ce cours serait optionnel. Il est vrai que la réponse étudiante dans les cours ordinaires est assez mitigée, voire presque nulle (et de toutes façons endiguée lorsqu'elle s'anime), mais un cours tel que celui que je propose naviguerait j'en suis sûr très loin de l'épithète «ordinaire». Et l'implication étudiante pourrait être plus grande encore si l'on prenait la peine de former plusieurs petits groupes, quitte à réduire le nombre d'heures-semaine de ce cours. Je suis certain qu'un tel cours aurait beaucoup de succès et qu'il renforcerait les liens entre les étudiants, quitte à passer par des débats orageux.

Et à ceux qui me croiraient naïf de penser cela possible, je dirai: «*peut-être* que je suis naïf, utopiste, fada, tronche, lepte (j'en mets un peu), *peut-être* tout cela, mais il est indéniable que les rescapés de l'île Phi ont bien souvent quelque chose à dire (je l'ai constaté entre autres lors des assemblées générales) et que d'élever de quelques degrés le bouillon de culture philosophique à l'Université par l'excitation de quelques philases enzymes (pour l'instant sous-exploitées) ne ferait pas de tort. POUR le dégel des esprits! Visons une île tropicale!»

Frédéric Lemire

1. Dans le sens de procession. Il faut vraiment tout vous expliquer...

2. Observer de subtils problèmes d'extrêmement près, en dehors du focus normal, ne peut se faire, bien souvent, qu'avec une sorte de myopie intellectuelle.

3. Epargnez-moi s'il vous plaît les rapprochements avec la caverne de chose bine...

4. Ou ce que l'on *croyait* être le réel.

5. Serait-ce vous?

6. N'en avez-vous pas la nostalgie? Je ne parle pas, évidemment, des cours dits sérieux où on lit les Aventures de Socrate, mais bien des cours de philosophie dits «ouverts».

# Petit article pour le Dithyrambe

C'est le dernier jour, si je veux m'exprimer, communiquer quelque chose cette session-ci, c'est le temps où jamais.

La session se termine. Si je jette un coup d'œil rapide sur les moments les plus forts, les plus marquants, je peux me dire à la fois que dans un an ou deux, il ne restera plus de cela qu'un vague souvenir ou un sentiment, synthèse des états d'âmes qui l'ont constituée; ou alors au contraire qu'il s'y sera passé des événements majeurs qui influenceront notablement sur ma destinée.

C'était ma première session à l'Université de Montréal, ayant étudié ailleurs avant. Mon opinion sur elle n'est pas mauvaise, au contraire. Je considère que l'enseignement donné est valable, les professeurs sont communicatifs, et un souci pédagogique (à la réflexion je corrige: un souci, plus ou moins pédagogique, du bien-être des étudiants) les anime, c'est indéniable. Enfin, le plan de la rigueur (mis à part une exception, honteuse) se défend.

Ce que j'oserais reprocher, c'est qu'ici, comme ailleurs et d'une façon probablement généralisée en occident, on délaisse trop le plan pratique de la philosophie. Je viens de lire chez Kant: «la sagesse même (...) consiste beaucoup plus dans la conduite que dans le savoir» (Métaphysique des mœurs, première partie). Or ce plan m'apparaît proprement négligé. On ne parle pas, même généralement, des problèmes concrets et réels qui peuvent toucher des hommes et des femmes aujourd'hui (et maintenant). Ayant traité à comment concevoir sa vie en rapport avec l'amour, la gloire, l'argent, les autres, Dieu, la nature: on n'essaie pas de faire de la philosophie, de répondre philosophiquement aux problèmes qui nous concernent d'emblée directement. On se contente d'essayer de la refaire du mieux qu'on peut, on s'entraîne à être de bon singes qui savent reproduire et même inventer, mais guère plus. On évite de parler de ces sujets; ce serait trop dérangent peut-être, trop impliquant; il faudrait peut-être s'ouvrir, dire ce qu'on pense... Mais justement, en évitant ce qui dérange, de parler de ce qui préoccupe, on ne progresse pas. — Qui fuit son cœur ne va pas ailleurs — On se contente d'emmagasiner. C'est l'accumulativisme. On accumule des connaissances, on les met dans son sac-à-dos en espérant qu'un jour une réaction entre ces connaissances se produise et permette un départ. Il me semble que le chemin pris est bien long, on a tous des jambes.

Ce n'est pas que je sois contre l'étude de l'histoire de la philosophie ou l'acquisition des connaissances. D'avoir des pierres dans le sac-à-dos

empêche de flotter, de s'envoler de ses élans. Simplement je dis que cette étude devrait tendre à devenir secondaire à l'effort ou à la démarche d'acquisition du pouvoir de répondre (pour soi-même) à des problématiques philosophiques.

Devenir philosophe plutôt que philodoxes, il me semble que c'est une aspiration légitime pour un étudiant en philosophie.

Note: Je rejoins (donc) Johny pour ma part au niveau de sa thèse fondamentale.

Robert Gariépy

## Replongement

La vie est un flot, son contact ondulante.  
L'instant est ligne et transparent.  
Au temps le pendant s'accroche  
Et impuissant, s'effiloche.

Après un grand cercle dément  
Qui n'est qu'un pas manqué sur le temps  
Le nonchallant continu impose:  
Refermant la droite morose  
En un point cursant.

Le temps s'arrête avec une secousse.  
Pile sur un maintenant précaire,  
Battant des secondes impossibles, improbables  
Au bord du gouffre, du noir abîme  
Deviné juste avant, entre deux instants.

La vision, comme un fil — de moi à la chose,  
Se tend, vibre, s'impose.  
Le détail prend substance.  
Le décor, en un frisson poignant,  
Se ressaisit et heurte mes sens.

Étourdissante collision,  
Le monde est,  
Je suis.

La trame s'est resserrée,  
Astringeant ma fusion  
À un recul forcé.  
Oh! Ordre Qui Fait Que Je Suis,  
Je ne poserai qu'une seule question:  
Pourquoi, POURQUOI est-ce ainsi ?

(sic)

# Théâtre de dépannage

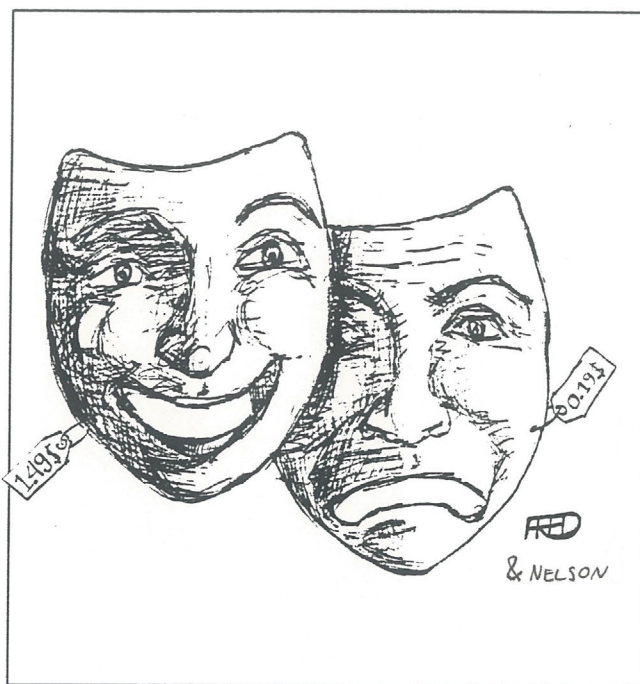
*J'ai écrit ce texte pour ceux qui ont déjà travaillé dans un dépanneur, pour ceux qui connaissent le dépanneur où je travaille (métro Crémazie), pour ceux qui doivent travailler et pour ceux qui croient à la folie du monde où l'on vit.*

C'était un samedi matin comme tous les autres. Le réveil sonne... 5h30, je me lève, me lave, m'habille et déjeune pour être prêt à attaquer ce nouvel acte de ma vie sur la scène de mon théâtre au métro Crémazie.

Par un froid matinal je me rends à la station qui dessert mon coin de grâce. Je prends l'engin bleu qui, 18 arrêts plus loin, me conduit à mon but hebdomadaire. Je sors du vers en emboitant le pas à une vingtaine de personnes qui, comme moi, n'ont rien d'autre à faire que de se promener en métro à 6h45 le samedi matin. J'arrive, après un long chemin parcouru d'escaliers, près d'un bocal vitré contenant un changeur. Je franchis le tourniquet et me rends au STOCK ROOM. Je rentre avec l'aide de ma clef MEDELCO, compose le code sur le clavier de l'alarme qui émet un son strident, propice à la concentration.

Je sors du STOCK ROOM, emportant avec moi divers accessoires nécessaires à ma scène. J'apporte ceux-ci près du HA HA HA dépanneur (c'est le nom que porte mon aire de jeu) et je vais chercher ma centaine d'arbres coupés et encrés (d'une encre qui salit les doigts en mautadit) qui ont été déposés à mon intention par des livreurs nocturnes. Dès lors il ne me reste plus qu'à assembler les accessoires (insérer les compléments dans les journaux), fixer le décors (installer le congélateur à POP SICLE, ouvrir le réfrigérateur à LAIT AU CHOCOLAT, placer les "racks" à livres ARLEQUINS) et enfin ouvrir le rideau (ouvrir le devant du stand). La pièce peut alors commencer...

Derrière le comptoir, j'attends que se présentent les acteurs sans nom, sans vie à la recherche des derniers événements de la vie, à la recherche du meilleur outil qui puisse les diriger dans leurs répliques quotidiennes, bref à la recherche du JOURNAL DE MONTRÉAL... Les voilà, ils m'attaquent: «Où est le 7 JOURS, le LUNDI?» ou encore mieux: «Where is the, où est le (car toutes les langues se confondent) NATIONAL ENQUIRER, le STAR ou le SUN?». On me présente revues par-dessus revues, livres par-dessus livres, je suis bombardé de voyelles, de consonnes auxquelles je réponds moi aussi



par mon canon-accessoire, ma caisse enregistreuse, qui leur lance des prix auxquels ils se soumettent. Ils ne s'avouent pas ainsi vaincus, ils répliquent avec un billet, j'ouvre la culasse de mon canon, extirpe la réplique et leur tends leur dû. J'ai eu le dernier mot...

Personnage après personnage, il n'y a pas que la "lecture" qui s'envole, car après s'être nourri l'esprit, il faut se nourrir le corps, il faut se nourrir de bouffe. Après avoir absorbé une nourriture intellectuelle aussi saine, pourquoi ne pas absorber sa nourriture physique complémentaire? «Un esprit sain dans un corps sain», se disent-ils... "CHIPS", "CHOCOLAT", "BOISSONS GAZEUSES", autant de mots qui résonnent si bien dans notre tête (pour ne pas dire si bien dans notre face lorsque l'on a entre 10 et 20 ans!), dans notre corps (au niveau de l'estomac, du foie, etc...) Ainsi choyé, notre corps n'aura d'autres choix que de se rendre au niveau... des demi-pièces de nos appartements. Mais y a-t-il quelque chose qui soit oublié? Une partie qui n'ait pas été choyée? Non, tout est sous contrôle, on peut se détendre, se gâter, respirer. Pour respirer une atmosphère sans goût? Composée seulement d'azote, d'oxygène et de monoxyde de carbone? Parfois lourd ou tendu? Non, pour respirer un petit goût des plaisirs de la vie, un arôme, une essence, une cigarette! "PLAYER'S LIGHT", "DU MAURIER KING SIZE", "EXPORT A", autant de sons familiers, autant de plaisirs renouvelés (25 fois au moins par paquet). C'est bien pour cela qu'il y a tant de messages encourageants au bas des paquets... Mais on se détend, on relaxe, on rêve: "automobiles", "chalets", "voyages" sont des mots qui viennent à leur esprit,

mais ce sont aussi des mots qui sont émis par la machine bleue de LOTO QUÉBEC. Cette machine qui émet, dans un bruit de mitrailleuse, le rêve en billet, le tue habituellement avec le même bruit lorsqu'elle imprime les résultats... Fini de rêver, l'acteur doit quitter ma scène pour aller travailler, faire des courses, sortir, etc. Autant de scènes où ils joueront autant de rôles. Les "hommes" sont les acteurs, leurs vies sont leurs rôles, les événements leurs mises en scène et la terre leur scène. Je joue moi aussi en ce moment un rôle, celui d'accessoiriste de ce théâtre.

Sur ma scène, derrière mon comptoir, je fournis les outils nécessaires aux échanges quotidiens que leur imposent leurs rôles. Le lot quotidien de masques nécessaires dans cette comédie de la vie. Si ce n'est pas moi qui les leur donne, un autre le fera. Je ne suis qu'un petit régisseur, comparé à d'autres, qu'un pion néanmoins nécessaire dans cette pièce dirigée de main de maître (?) par un metteur en scène que je ne connais point et écrit par un auteur des plus prometteurs...

Nelson Archambault

## Désarroi

J'irradie une sèche désillusion;  
Les ruines des anciens Temples,  
Jadis Fières Colonnes,  
Arches défiant les Nuées,  
Gisent maintenant Chaos,  
S'arrondissant sous le sable et le vent.

Sécheresse au regard mouillé.  
Les irrelevables amas de moi poudroient...  
Patience angoissée, contrainte,  
Confiance estropiée.  
Malade.

Une pluie de perles froides serait la bienvenue.

(sic)

## Un peu de science-fiction

Jim leva les yeux de son rapport annuel d'impôts. Un son inattendu avait vibré juste là, devant lui. Ça tenait à la fois d'un bruit de haute tension électrique et d'un bruit de fermeture éclair que l'on ouvre. Et effectivement, à à peine un mètre et demi devant lui flottait, sans support apparent, une espèce de braguette trans-dimensionnelle contrastant nettement avec le mur derrière elle.

L'ouverture s'agrandit, ondula, puis Jim vit avec stupeur une pieuvre-ninja en sortir avec difficulté. La créature épousseta ses tentacules et en tendit diplomatiquement un vers Jim. Celui-ci, trop médusé pour avoir peur, le prit et le serra tout aussi courtoisement.

— «...•••», dit la créature.

— Moi de même, hasarda Jim.

— !hA; FrañÇais, se ravisa la créature.

— Mon nom est *Jim*, dit Jim en espaçant bien chaque mot.

— Mòì c'est Bob, dit la créature.

— ...Enchanté!

Bob regarda autour de lui, fit quelques... «pas» dans la pièce, jaugea sommairement le mobilier, gratta pensivement une de ses huit aisselles et revint vers Jim.

— Comment s'appeler, ici? (Nous vous ferons grâce de son insupportable accent)

— Emm... la Terre. La planète Terre.

— Non. Pas ce niveau, pas planète. Où, ici?

La créature frisa trois tentacules dans un geste semi-circulaire. Jim interpréta ce geste comme voulant désigner la pièce.

— C'est ma chambre. 13 Barclay Street, cinquième étag...

— Non! Non! , s'énerva franchement Bob en bondissant d'impatience, «Où ICI? *Quoi nom?*»

Cette fois-ci, la créature fit un geste plus large, étendant ses tentacules avec exaspération aussi loin qu'elle le pouvait en faisant des cercles. Jim hésita...

— La Terre tourne autour du

Soleil, dans le syst...

La pieuvre-ninja commença à gonfler les joues, noircit d'une façon menaçante, crispa deux tentacules devant elle et mima, en miniature, un Big-Bang suivi de plusieurs milliards d'années.

— Bon, bon!, s'apœura Jim. «Le plus que je puis dire c'est qu'on est dans le Cosmos, l'Univers, le...l-la... enfin...»

La créature se calma, redevint gris-vert et prit même un air aimable. Elle sortit de sa poche de veston un petit calepin écorné. Jim la vit en tonner patiemment les pages; chacune d'elles était chargée de colonnes de hiéroglyphes soigneusement tracés. Bob produisit un crayon et se mit à écrire.

— Ú-ñl-vërs. Voilà!

Bob hocha la tête. Il referma son carnet, l'empocha et remonta dans la fente.

— Merci beaucoup!, dit-il, avant de se zipper dans l'au-delà.

Frédéric Lemire

## Blagues soviétiques

Au lycée, le professeur demande à Sacha de définir les démarches scientifique, philosophique et matérialiste-dialectique. Celui-ci lui répond: «La science c'est chercher, les yeux bandés, un chat noir dans une pièce obscure. La philosophie, c'est chercher, les yeux bandés, un chat noir dans une pièce obscure où il n'y a pas de chat noir. Le matérialisme dialectique, c'est chercher, les yeux bandés, un chat noir dans une pièce obscure où il n'y a pas de chat et puis s'écrier: je l'ai! Je l'ai!»

◇ ◇ ◇

Après sa mort, Stakhanov arrive en enfer et constate que cet aimable séjour a deux entrées monumentales. Au-dessus de la première il est écrit «Enfer capitaliste» et au-dessus de la seconde «Enfer socialiste». Le diable conduit Stakhanov devant les deux portes et lui dit qu'il peut choisir celui des deux enfers qui lui déplaira le moins, pour y passer son tourment éternel. Stakhanov, conscient de l'importance du choix, hésite depuis un bon moment, quand la porte de l'enfer socialiste s'entrouvre. La tête de Staline apparaît, puis son bras, faisant à l'adresse du nouveau damné des signes d'invite manifeste. Mais Stakhanov reste cloué sur place, méfiant, et demande à Staline:

— Pourquoi vaut-il mieux que j'aille dans l'enfer socialiste? Est-il différent de l'autre?

— Non, non, répond l'ancien père des peuples. Mais ici c'est le charbon qui manque, une fois c'est la chaudière qui ne marche pas, ou alors les diables sont en réunion politique.

◇ ◇ ◇

Après de longues études, on a pu établir de façon définitive qu'Adam et Eve étaient soviétiques, et cela pour deux raisons: ils vivaient au paradis et ils n'avaient rien à se mettre.

Authentiques blagues soviétiques rapportées par Anton.

## Les philosophes s'essayent

Le poète sait jouer sur une harpe sans corde, et sais ensuite répondre à ceux qui prétendent n'avoir pas entendu la musique. (Lao Zi)

Le bas ventre est la cause que l'homme a quelque peine à se prendre pour un dieu. (Nietzsche)

L'ennui en ce monde, c'est que les imbéciles sont sûrs d'eux et les gens sensés pleins de doutes. (Bertrand Russell)

Tirés de *H comme Humour* de Jean-Paul Lacroix.

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

# L'ÉCHANGE

DISQUES, LIVRES, CASSETTES ET COMPACT DISC USAGÉS

Ouvert de 10h a.m. à 9h p.m. tous les jours sauf le dimanche de 10h a.m. à 6h p.m.

CHOIX ET QUALITÉ

3694 ST-DENIS MTL MÉTRO SHERBROOKE 849-1913	713 MONT-ROYAL EST MTL MÉTRO MONT-ROYAL 523-6389
--	---

# À défaut d'intelligence, le sens et la clarté

«Écrire, "former" dans l'informel un sens absent. Sens absent (non pas absence de sens, ni sens qui manquerait ou potentiel ou latent). Écrire, c'est peut-être amener à la surface quelque chose comme du sens absent, accueillir la poussée passive qui n'est pas encore pensée, étant déjà le désastre de la pensée. Sa patience.»

Maurice Blanchot

## -L'abstinence du sens-

Le sens s'avère probablement le plus grand leurre de l'humanité. Faiblesse oblige, nous fixons le sens. Le sens sans cesse se cache et se dérobe. Le poursuivre c'est s'y enfarger. L'éviter c'est s'y heurter. Le sens marque. Sa révélation s'efface mais nous portons toujours sa trace. Le sens est à la fois nulle part et partout. Ceux qui le veulent l'ont plus d'une fois touché. Ceux qui l'évitent se sont fait violer. Le sens est profondément sale. Nous l'avons tous souillé. Le sens est malade, il faut le sauver diront certains. Or, le sens se sauve lui-même... Croyant l'avoir apprivoisé il nous frappe et s'échappe. Les plus orgueilleux tiennent toutefois à s'y accrocher comme s'ils pouvaient se venger d'exister; soustraire ce qui leur échappe, enfin d'encadrer cette incontra-la-la-la-bilité. Ils s'agrippent donc comme des enfants perdus, à une facette qui leur semble familière face à la menaçante étrangeté. Depuis quand les sens donnent-ils accès aux sens? Dans quel sens se dirige le sens? Quel est donc l'essence du sens et de la présence? Cessez de vous leurrer, philosophes, le sens vous l'avez vous-même créé. Cette création arbitraire, ne faut-il pas la laisser planer. Laisser place à cet acte par lequel vous périssez afin -enfin- d'observer son

déploiement, le mouvement de cette vie, par et dans ce même acte qu'est cette autre violation jouissante et excessive. Je parle évidemment de l'éclatement du signifié, du signifié-miné, du signifié entamé, qui va et vient, d'une bouche à l'autre, d'une plume à l'autre pour ceux qui tiennent absolument à fixer l'infexible, dérober la nuit de sa brillante noirceur. Je parle de ces fantasmes insoutenables qui me poussent à la fixation d'une lettre sur un papier, de l'encre qui s'incruste sur une feuille comme un poignard pénètre le doux épiderme. Enfin, c'est de danse que je veux vous parler, philosophes. De danses, de trances et de l'excès de ce jeu immotivé. De cette lave qui s'échappe de ma tête et comme un sexe, brûle tout mon corps. Faire l'amour avec la logique cela consiste en somme, à s'acharner d'absoudre toutes facettes incompréhensibles ou apparemment insensées par la production de raisonnements cohérents. Que c'est frustrant! Aucune déviation permise! Par contre, on aura beau critiquer la logique, cette discipline machinale peut néanmoins nous apprendre à lire à force de véritablement forcer la vérité en fouettant les mots.

Fouetter les mots, faire des mots des maux en reléguant l'écriture à une fonction de secondarité, *suppléance* par rapport à la parole par exemple, pour peut-être mieux apprivoiser la présence. Quoi donc? Vos beaux discours ne seraient-ils pas complets en soi, auto-suffisants, "raisonnements purs"? Qu'est-ce que l'écriture comble au juste? Toute une partie de l'ex-périence qui pousse l'écrit inquiète le névrosé-logicien parce qu'elle s'avère précisément hors de toutes portées logiques et de toutes analyses. Toute maîtrise trahirait

ici l'essentiel mouvement hasardeux à la base du langage entendu comme structure de renvoi hasardeux. Écrire n'est pas aussi simple que la formule H<sub>2</sub>O. L'écriture du dehors -l'é-cri(t)-s'avère par-delà toute notion de traduction ou d'explication.

## -L'épaisseur du texte-

Ce fantasme d'adolescent pasteurisé qui consiste à vouloir absolument fixer le sens se révèle un courant très en vogue. Très en vogue mais aussi contesté, d'après ce que j'ai vu lorsque j'ai bu le dernier Dithyrambe. Seulement une certaine contestation du zèle du sens frôle elle-même la glorification du sens. Un peu frustré de ne pas avoir réussi son cours de philosophie analytique et très embarrassé d'avoir à le reprendre -je vous comprends- le petit Johnny vide l'encre de son crayon pour nous raconter sa vie. Il a rarement fumé du pot et n'aime pas les mathématiques et la logique... "Laissez-moi vous expliquer, avec le moins de passion possible, pourquoi j'exècre tant cette matière...". Cela s'annonce intéressant. La condamnation du discours de la froideur par la froideur! Pourtant il nous dit un peu plus loin: "...le sens de la vie s'exprime par le cœur". Le plus drôle c'est que Johnny prétend que durant son cours de logique, on procède à l'éloge de la thèse du surhomme qu'il qualifie de dangereuse mais néanmoins belle et accrocheuse. Dangereuse! Peut-être pour l'homme -l'humain trop humain- mais non pour l'espèce ou l'ensemble des mamelles. Je crois que Johnny confond les dires de M. Lepage ou de M. Waldron avec les miracles d'Alberto Carbone. À moins que M. Lepage et M. Waldron soient devenus freudiens



ou disciples de Richard Glenne? Je vous conseille de relire Récanati, Johnny, car peut-être n'en êtes vous pas trop éloigné?

Mis à part mon méprisable commentaire des révélations de Johnny, je voulais à l'origine vous parler du sens de l'écriture, plus précisément de sa direction complètement éclatée. L'impossible tâche qu'est de pénétrer toute l'épaisseur du texte fait de ce commentaire une chronique tout-à-fait futile. Lire, bien lire de haut, très haut à en perdre l'insigne, déraciner la trace et l'estampe s'avère sans doute la tâche à venir.

Philosophes, éternels apatrides, nous choisissons d'errer. Errer comme une ombre qui se détacherait de son objet en suivant les incessants flots de la pensée. Patience de tomber. Par-delà le commentaire.

signé: POINT G

# Pondez pour le Dithyrambe

## ...Répondez au Dithyrambe !

### Paul et Mique

**Paul** — Hé, Mique, as-tu lu mon article dans le *Dithyrambe*?

**Mique** — Oui, c'était pourri. En passant, on ne doit pas dire «dans le *Dithyrambe*», mais bien «dans *Dithyrambe*», de même qu'on ne doit pas dire «c'est une parole du Dieu», mais bien «c'est une parole de Dieu». Mettre un article défini, contracté ou non, devant un nom propre est un manque de respect. Si les créateurs de *Dithyrambe* avaient voulu qu'on le fasse, ils l'auraient baptisé avec un «le» devant, à l'instar des fondateurs du *Devoir*.

**Paul** — Peut-être, mais comment parler, alors, d'un de ses numéros en particulier? Car, contrairement à Dieu, le Dith... notre journal est multiple!

**Mique** — Oh que non! Chacun de ses numéros n'est qu'une *manifestation* de *Dithyrambe* de même qu'un miracle n'est qu'une *manifestation* de Dieu. Quant à parler d'une de ses manifestations, tu n'as qu'à dire «le dernier numéro de *Dithyrambe*».

**Paul** — Mais qu'est-ce qui te fait croire, Mique, que notre journal n'est pas un *principe* plutôt qu'un être? On dit bien *le Tao*, qui est, pour les taoïstes, le principe premier de toutes choses, et au fond la même chose que Dieu pour les croyants, sauf qu'il n'est pas, comme ceLui-ci, *personnel*, c'est-à-dire qu'il n'est pas coléreux, paternel, infiniment bon, épithètes que les croyants attribuent sans hésiter à leur Dieu. Et puis le *Dithyrambe*, par ses multiples visages, reflète bien le Tao dans ses transformations infinies.

**Mique** — Vendu, va! Ton cours de cosmologie taoïste t'as vraiment impressionné! De toutes façons, *Dithyrambe*, par ses multiples visages, comme tu le dis, reflète aussi bien les infinies créations de Dieu.

**Paul** — Tant qu'à ça... Ouais, j'imagine que c'est une question de point de vue idéologique.  
fada

# Un conte de Nawell

(j'te dis qu'y en a qui s'prennent d'avance!)

Il était une fois un jeune homme dans la vingtaine, et qui délinquait selon les grés de son humeur et de la température. Trois fois il était passé devant la cour de jeunesse et à chaque fois il avait parjuré. Son grand frère lui avait enseigné la meilleure manière d'assommer les vieilles dames pour leur piquer leur chèque de pension, et, ma foi, il était un excellent élève. Un jour qu'il revenait d'abuser de la petite voisine (14 ans, deux avortements), il trouva une chatte en train d'accoucher de six petits chatons. Pour se distraire un peu — car il éprouvait souvent une légère tendance à la mélancolie — il jeta les petits en pâture à un doberman — qu'il ne nourrissait que rarement, plus souvent qu'autrement d'écureuils qu'il tirait avec sa carabine à plomb — et attacha la mère au pare-choc d'une voiture qui s'apprêtait à démarrer.

Un jour qu'il rendit visite à sa grand-mère qui était malade et alitée, il profita de ce que la bonne vieille était assoupie pour vider la maison avec ses copains.

La travailleuse sociale qui cherchait à l'encadrer s'emporta un jour contre lui. Comme il estimait qu'elle perdait les pédales, il crut bon de la violer à douze reprises en ayant pris soin auparavant de la maîtriser avec les menottes et la matraque de son père.

L'automne passait. Vint décembre. Et, nom de Dieu, «il fallait remettre ce foutu travail sur la réfutation de l'idéalisme cartésien par Kant». Le jour de la date de

remise, il demanda une prolongation au professeur. Comme ils habitaient dans le même quartier, ce dernier crut bon de ne pas l'agresser avec un refus.

Mais le travail n'était pas rédigé pour autant!

Le 24 décembre au soir, pendant que son père vomissait sur la moquette du salon, vieille de trente ans, il lui prit l'envie de faire avancer la rédaction de son travail (sans doute par association d'idée). Il s'arrachait les cheveux à essayer de percer les arcanes de la dialectique kantienne, ce qui est la moindre des choses en pareille situation. C'est alors que se produisit un miracle: sa chambre s'illumina d'une lumière sans chaleur mais pleine de bonheur, et une voix retentit dans la vive lumière. Elle lui dit:

«Mon fils, ne t'acharne plus sur ces calembredaines. Ton bonheur ne réside pas dans l'être mais dans l'avoir. Inscris-toi aux H.E.C.! Là où est la ferveur est ton bonheur. — Puis la lumière diminua, disparut, le laissant seul avec la *Critique de la Raison Pure*. Il s'empara de ses brouillons et s'en roula une douzaine de joints. Puis il commanda douze extra-larges à l'adresse de son prof et se moucha dans la *Critique* (...et bien d'autres choses dont je vous passe les détails!).

«Vieux con! Ne sait-il pas que nous L'avons tué!?»

MAL

## À défaut de sens, l'essence

À défaut de pouvoir contempler un exaltant décor, une vision parfaite et vibrante de beauté s'insinuant en moi, me remplissant, je ferme les yeux... et ne trouve que confusion. Je sens pourtant monter au plus profond de mon être une vague de désir, un grand manque, un manque tellement grand que sa grandeur le satisfait en quelque sorte du même coup. C'est une vague de cohésion, comme un feu dans les branchages. Une certaine unité pointe dans le désarroi. Le feu ralentit, s'atténue sur les froids murs métalliques qui m'encombrent. La vacuité, l'insignifiance de ces murs ne peuvent résister au mouvement, et je sens fondre en mon antre ces grandes structures indésirables. Tout mon corps est maintenant embrasé, une chaleur expansive m'imprègne. C'est l'extérieur, maintenant qui me semble un obstacle. Je sens l'air étranger et froid qui m'entoure. Mes viscères pressentent les vastes et creuses structures de la condition humaine. Mes yeux sont toujours fermés. Ces reflets rigides et tentaculaires du monde en mon for intime ne me glacent qu'un instant. Bientôt le feu qui naît, monte et augmente en moi trouve sa voie dans ces canaux de contraintes, il coule et fuse en leur centre, leur donne un sens, celui de la route pour le voyageur, de l'épreuve pour le héros, de la douleur pour le bonheur, du vide pour le plein, du Néant pour l'Être. Cette chaleur projetée en idée dans le circuit de la vie qui m'attend hésite, pourtant. Tant de fois je fus déçu de mes élans brisés, de mon apathie larvaire s'aplatissant sous une réalité pas même dure, simplement crue, aveugle, inaltérable. Tant de fois le vide chaotique de mon intérieur servit de prise facile, comme un bout de chair inerte tiré par un hameçon, au temps qui fonce sans égard aucun à la Signification. Tant de fois, si souvent je me laisse étouffer. Si souvent je me laisse envelopper de la ouate floue qui ne me supporte que par mes points faibles, comme une mère me berçant tout ligoté. Je faiblis, me laisse envahir à nouveau par le las échec du sens. La vie est une tâche, le monde une grise industrie. Plus rien ne brille. Plus rien sinon le mystère suprême qui vrombit en une noire sphère luisante, dans un coin déserté de mon esprit.

Frédéric Lemire

## Ça fait clic!

Je n'ai pas l'habitude de m'amuser à écrire des petits comptes-rendus de films, mais certains philosophes ayant lourdement insisté pour que l'on publie le maudit *Conte de Nawell* (je ne vois pas le rapport; le voyez-vous, vous?) de ce MAL-appris à la dernière minute et qu'il a fallu pour cela ajouter deux pages (qu'il faut remplir, évidemment), je me résigne à cette tâche — sans trop de mauvaise grâce toutefois, car j'ai aimé le film.

Je suis allé voir, en famille (j'en profite pendant qu'il en est encore temps et que mes parents insistent toujours pour payer mon billet), je suis allé voir, donc, *Les dieux sont tombés sur la tête — la suite*. Les bushmen sont toujours aussi *peace*, aussi *cute*, aussi *smart* et aussi *cool*. Avis au bushmenophiles!

La gent bushman est la même — quoi qu'augmentée — avec ce bon vieux Xi — qui? Xi! — qui s'y met plus que jamais. Les blancs, eux, ont été remplacés par une autre bande de zouaves. Au début, j'ai été un peu déçu de ne pas voir comment se débrouillait le grand timide (Ayayaye!) du premier film, mais les nouveaux dieux m'amuserent beaucoup et j'en vins à me dire qu'il devait fort bien se tirer d'affaire, c'est juste que la caméra filmait ailleurs.

Le type d'action de ce film est fort différent de celui du premier tout en restant dans le même genre (vous me saisissez?) L'action est beaucoup plus linéaire (!) et on en voit mieux l'unité. Bien qu'au début il me sembla lent à démarrer, l'histoire redondante et les blancs moins délicieusement typiques, toutes ces impressions se transformèrent, par une douce et ingénieuse exagération, en une ambiance prenante (ce qui manquait au premier) et firent,

d'après moi, tout le charme du film (car c'est un film charmant, indéniablement!). Le scénario (un bijou) qui semblait décousu au départ, en vient à tisser un complexe embroglio tout simple qui ne cesse de nous surprendre et de nous faire rire. On sort de ce film en le rejouant dans sa tête. Et en en riant encore!

Bref, pour ne pas raconter l'histoire (ce qui serait de toute façon trop long), c'est un film qui a pour morale «le désert est grand, surtout le Kalahari, mais le monde est petit, tout petit!». Ah, oui! J'oubliais: il ne faut jamais dire clic! à un bushman, il pourrait mésinterpréter.

Frédéric Lemire

## Petits messages

J'ai ouï dire que Michel Plante, un de nos sympathiques confrères, a besoin d'argent... et vite! Si vous entendez parler d'un petit boulot payant (peut-être serveur, il a le look), vous seriez bien aimables de communiquer avec lui (entre philosophes, il faut bien s'aider!) au: 667-1473. Merci.

Un ami

Point G, nous ne savons pas (encore) qui tu es, mais nous avons cru remarquer que le texte que tu nous a remis avait été imprimé sur Macintosh. Si c'est bien le cas, nous te serions reconnaissants, une éventuelle prochaine fois, de nous laisser ta disquette, ça nous éviterait un tapage (pardon!) une *saisie* inutile. Merci. *Avis aux autres Mac-eux(ses)*.

Le journal

Recherché: s'appelle «Daniel», a une voix sensuelle, appelle chez les jeunes filles de philo, leur promet caresses et autres voluptés et se fait raccrocher au nez. On t'a à l'œil, mon petit!

La Force de l'Ordre

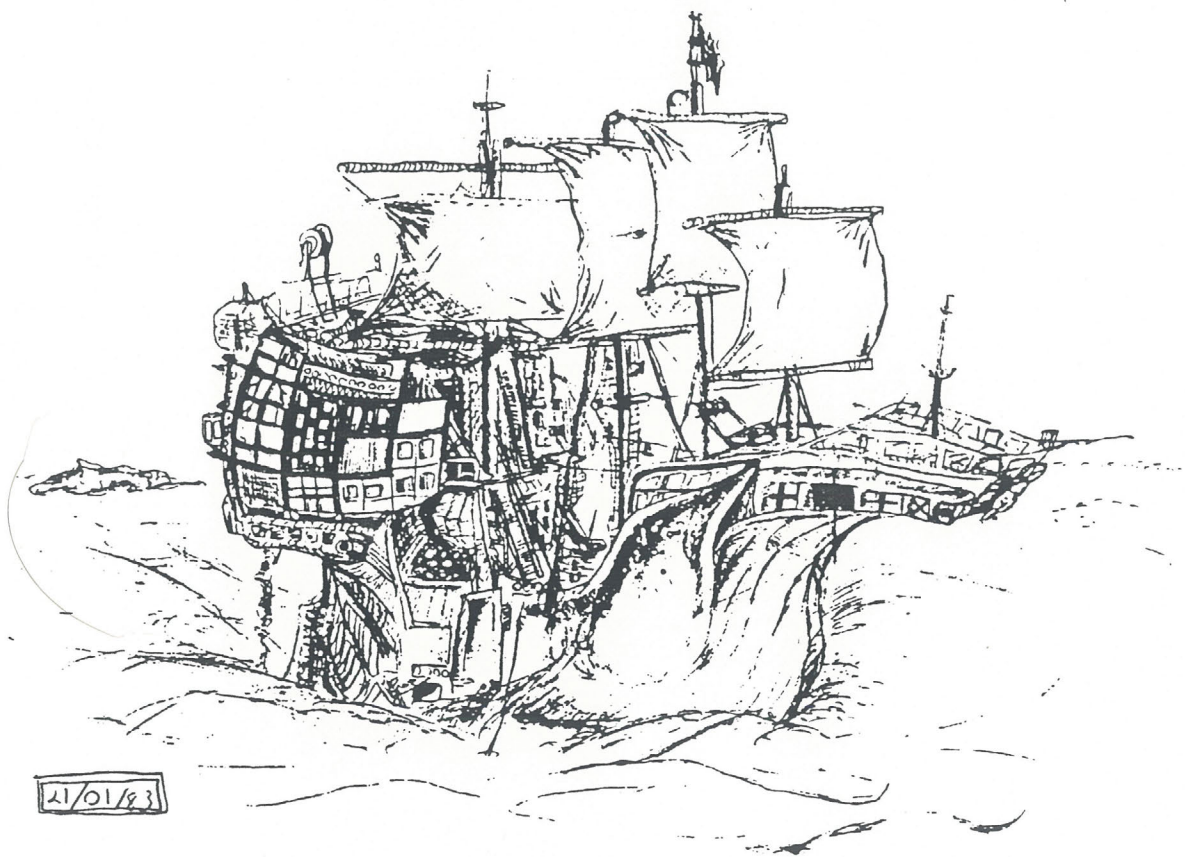
Johnny, que penses-tu du couple syntaxique-sémantique?

Un cactus

Offre: passez une annonce dans le *Dithyrambe*, sous la rubrique *petits messages* pour 0¢ et rejoignez un vaste public de philosophes! Idéal pour effectuer *simplement*: vente, achat, prêt ou échange de livres de philosophie! ...ou autres! Aussi parfait pour: potins, échange de notes, courrier rencontre, jokes, propagation d'idée géniale, organisation de séances de spiritisme, d'étude collectives avant les examens ou de sortie de groupe au théâtre. *Dithyrambe* est le canal idéal pour tous ces messages et bien d'autres... Profitez-en!!!

Le comité de réaction (sic)

Ce n'est pas parce que  
vous n'avez pas de cours,  
pas de travaux et pas  
d'examens que vous ne  
pouvez pas écrire pour le  
*Dithyrambe* !



FRÉDÉRIC

...N'est-ce pas ?